

# Réalisme

D'un point de vue formalisé, on pourrait dire que le réalisme est une posture supposant l'autonomie constitutive du monde des phénomènes par rapport à notre capacité d'entendement et la fiabilité de celui-ci pour les appréhender correctement. Le réalisme peut être ontologique (relevant d'une croyance fondamentale non démontrable) ou épistémologique (et comme tel considéré comme la seule façon correcte de faire de la science : se confronter aux choses telles qu'elles existent, indépendamment de notre volonté). Dès lors, le réalisme suppose une certaine confiance dans la fiabilité de nos ouvertures sur le monde (notre expérience sensorielle, le témoignage d'autrui, les appareils scientifiques). À ce titre, on pourrait dire que le positivisme est une forme de réalisme qui met en doute l'expérience immédiate et nos catégorisations spontanées, et tend à les intégrer à l'intérieur de protocoles visant par induction à abstraire dans le réel des relations explicatives ou des « lois », seules dignes d'un intérêt scientifique.

Le réalisme, dans ses diverses acceptions, est un terme auquel la géographie française a longtemps prêté de hautes vertus, même si elle en avait une conception assez implicite. Plus encore, ses praticiens étaient attachés aux « réalités », si possibles « géographiques », embrassant sous ce vocable l'idée de choses tangibles, de préférence matérielles, que le géographe avait pour mission de consigner sur des cartes ou d'embrasser dans une description explicative. Conjointement, il était supposé ne pas se laisser bernier par de grands discours théoriques, jugés incapables de rendre compte de la diversité du monde. Si le réalisme n'était que rarement présenté comme une posture de géographe, il a tenu lieu de philosophie (dans un sens non philosophique) pour les générations de « classiques » et demeure tel pour une bonne partie de la communauté.

La géographie universitaire française a développé une forme de réalisme assez spécifique, même à l'époque de sa cristallisation (au début du XXe siècle). Si l'ensemble de la communauté savante était alors réaliste au sens développé en premier lieu, l'École (post)vidalienne a ajouté plusieurs particularismes. La plupart de ses membres partageaient l'idée que l'explication causale des phénomènes était déjà contenue en ceux-ci mêmes (posture que l'on trouve aussi chez un É. Durkheim), nécessitant du géographe un travail de confrontation ou de superposition des « faits géographiques ». Dès lors, la co-occurrence de la [localisation](#) a une forte valeur explicative (déterministe ou « complexe », c'est-à-dire circulaire). Par ailleurs et plus encore, les rares écrits théoriques abordant la question indiquent que la mission de la discipline est davantage de restituer les faits que de les inscrire dans de vastes lois générales. La [géographie](#), tout particulièrement régionale, apparaît donc comme réaliste par vocation. Elle travaille à même le monde, par cette expérience fondamentale qu'est le [terrain](#). Elle se veut « complète », « exhaustive », en même temps que « concrète » et « partant des faits ». Entre la première génération de postvidaliens et la suivante, le réalisme devient consubstantiel au métier de géographe (notamment dans Le Guide de l'étudiant en géographie d'André Chollet, 1942 & 1953), pour devenir un point de doctrine incontournable dans les années 1950-1960.

Ce réalisme que d'aucuns pourraient qualifier de « naïf » (G. Almeras) dans son projet de restitution du monde a rencontré peu à peu d'importantes difficultés : il a contribué à détourner les géographes de la recherche de lois, bref d'une géographie générale largement discréditée (sauf en géographie physique) après 1945 ; l'élargissement permanent des curiosités thématiques a achevé de le convertir en un encyclopédisme épistémologiquement intenable ; il a rendu le discours géographique inaudible dans un champ scientifique dominé par le schème de la thèse à défendre. Illusion descriptive, chimère épistémologique, le réalisme géographique a été dénoncé dans les années 1970 par ce qu'on appelle les Nouveaux Géographes, notamment par Claude Raffestin (dans de nombreux textes) et lors du colloque Géopoint 78, Concepts et construits en géographie. Venues du matérialisme althusérien, du positivisme ou du structuralisme, les critiques ont mis l'accent sur les [représentations](#) ou théories - qui font écran entre le monde donné et ce qu'appréhende le sujet connaissant. En ce sens, la critique des années 1970 est essentiellement nominaliste : elle pose que le réel est inconnaissable en soi, sans nier son existence, ou plutôt son irréductibilité à la pensée humaine. À travers le terme de « construit » et la référence à Jean Piaget, ce rejet du réalisme traditionnel augurait de ce qu'on appelle aujourd'hui [constructivisme](#), même s'il ne correspond que partiellement aux acceptions de ce mot actuellement répandues dans les sciences sociales.

Pour autant, le réalisme comme posture est loin d'avoir déserté la communauté géographique, y compris sous sa forme classique. On trouve parmi les praticiens actuels un spectre de positions, qui vont de l'attitude la plus classique à des affirmations anti-réalistes qui ne jurent que par les représentations et les récits. Est alors parfois dénié au chercheur toute capacité d'avoir prise sur autre chose que des figurations, des discours ou des actions commentées, et donc de scruter une réalité indépendante de toute interférence humaine, qu'elle soit délibérée ou non. Une telle position, parfois taxée de relativisme, est cependant peu courante dans la géographie francophone. On constate plutôt une allergie majoritaire à ce type de posture. Cependant, ce qui est considéré comme réel peut aussi, depuis Platon, ne pas correspondre à nos représentations immédiates, mais renvoyer à des idées pures. En ce sens, l'idéalisme est une forme particulière de réalisme, un réalisme des idées qui en quelque sorte déplace la clause de réalité au nom du

caractère illusoire de l'expérience immédiate. C'est là une posture que l'on trouve chez de nombreux mathématiciens réalistes (qui considèrent les entités manipulées par leur discipline comme des existants épurés de toute contingence sensorielle ou expérimentale). On retrouve une posture de cet ordre chez Roger Brunet, pour lequel il y a plus de réalité indépendante du chercheur dans les chorèmes, géons ou « systèmes spatiaux » que dans les objets matériels. Ces questions de positionnement épistémologique sont néanmoins beaucoup moins vives aujourd'hui que dans les années 1970, ce qui participe d'un recul général de la réflexivité chez les géographes français, observable depuis les années 1990.

## Bibliographie

Références bibliographiques générales :

- ALMERAS, G., « Réalisme » dans S. Aurox, dir., Encyclopédie philosophique universelle, Les notions philosophiques, Dictionnaire II, 1990, p. 2169.
- BOUVERESSE, J., Le Philosophe et le réel. Entretiens avec Jean-Jacques Rosat, Paris, Hachette, « Littératures », 1998
- POPPER, K., La connaissance objective [trad. J.-J. Rosat ; éd. originale : 1972], Paris, Aubier, 1991, rééd. « Champs-Flammarion », n° 405, 1998.
- PUTNAM, H., Le réalisme à visage humain [trad. Cl. Thiercelin], Paris, Le Seuil, « L'ordre philosophique », 1994.
- SEARLE, J. R., La construction de la réalité sociale [trad. C. Thiercelin], Paris, Gallimard, « NRF essais », 1998.
- ZAHAR, É., Essai d'épistémologie réaliste, Paris, Vrin, « Mathesis », 2000.

Références géographiques :

- GROUPE DUPONT, Géopoint 78, Concepts et construits dans la géographie contemporaine, Avignon, 1978.
- ORAIN, O., Le plain-pied du monde. Postures épistémologiques et pratiques d'écriture dans la géographie française au XXe siècle, thèse de doctorat sous la direction de Marie-Claire Robic, Paris, université de Paris I Panthéon Sorbonne, 2003. À paraître à l'Harmattan dans une version abrégée.
- RAFFESTIN, C., Pour une géographie du pouvoir, Paris, LITEC, 1980.
- RAFFESTIN, C., « Théories du réel et géographicités », EspacesTemps, n° 40-41, 1989, p. 26-31.